



LA BATAILLE DE STALINGRAD

PIERRE MONTAGNON

éditions du
ROCHER

HISTOIRE



LA BATAILLE DE STALINGRAD

Du même auteur

12 récits de chevaux qui ont changé l'Histoire, Pygmalion, 2011.

Dictionnaire de la colonisation française, Pygmalion, 2010.

La France dans la guerre de 39-45 (prix littéraire de la Saint-Cyrienne), Pygmalion, 2009.

Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale, Pygmalion, 2008.

Légionnaires d'hier et d'aujourd'hui, Pygmalion, 2006.

Les Parachutistes de la Légion (1948-1962), Pygmalion, 2005.

France-Indochine. Un siècle de vie commune (1858-1954), Pygmalion, 2004.

Saint-Cyr. Deux siècles au service de la France (prix Jacques Chabannes), Pygmalion, 2002.

Histoire des commandos (3 tomes), Pygmalion, 2001-2003.

Les Maquis de la Libération (1942-1944), Pygmalion, 2000.

Histoire de la Légion, de 1831 à nos jours, Pygmalion, 1999.

Histoire de l'Algérie. Des origines à nos jours, Pygmalion, 1998.

Histoire de l'armée française. Des milices royales à l'armée de métier, Pygmalion, 1997.

42, rue de la Santé. Une prison politique, 1857-1968, Pygmalion, 1996.

La Grande Histoire de la seconde guerre mondiale (10 volumes), Pygmalion, 1992-1996.

Pas même un caillou, Pygmalion, 1990.

La France coloniale. Retour à l'Hexagone (tome 2), Pygmalion, 1990.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hitler. Les nouveaux promus, les Halder, von Kluge, von List, Paulus, von Kleist, tiennent à leur dignité. Ils se montrent plus souples, plus enclins à écouter sans rechigner la voix de leur Führer.

Ses intentions pour 1942, Hitler les traduit dans sa directive n° 41 du 5 avril destinée à « assurer la victoire finale à l'Est ». Une opération « Nordlicht » visera, dès que possible, à la prise de Leningrad, mais là n'est pas l'essentiel. Le principal se situera au sud, avec le GA sud, dans le cadre de l'« opération bleue » prévue en quatre phases :

1) Franchissement du Don dans la région de Voronej.

Par la II^e armée et la IV^e armée blindée.

2) Anéantissement des forces soviétiques à l'est de Kharkov.

3) Scission du GA sud en deux.

– Le groupe d'armées B (VI^e armée de Paulus et IV^e armée blindée de Hoth) marchera sur Stalingrad par la rive droite du Don.

– Le groupe d'armées A (XVII^e armée et I^{re} armée blindée) se rabattra sur le Don inférieur.

4) Conquête du Caucase jusqu'à la ligne Batoum-Bakou en vue de saisir les champs

Cette intention de manœuvre recèle une ambiguïté. Quel est le rôle exact dévolu à Stalingrad ? Ou plus exactement à la région de Stalingrad mentionnée par les

pétrolifères du Nord-Caucase et de l'Azerbaïdjan.

textes ? Bouchon pour couvrir la marche sur le Caucase ? Point de départ pour une autre avancée ?

Dans l'esprit d'Hitler, la seconde perspective – officieuse – était évidemment retenue. La résistance soviétique de cette ville symbole, de par son nom, sur ordre exprès du Kremlin, en décidera autrement. Les opérations prendront un tout autre aspect que celui envisagé par la directive n° 41.

Le 28 juin au matin, sous un ciel lourd d'orages, les II^e, VI^e armées et la IV^e armée blindée attaquent plein est en direction du Don. L'ensemble rassemble facilement un demimillion d'hommes. La VI^e armée, à elle seule, aligne une grosse douzaine de divisions : deux blindées, une motorisée, dix d'infanterie¹⁰, articulées en cinq corps d'armée dont un blindé. S'y adjoignent les éléments non endivisionnés d'artillerie, du génie ou des services. Lorsque la trappe se refermera sur la VI^e armée piégée à Stalingrad, l'effectif encerclé sera estimé à 250 000 hommes englobant, il est vrai, des éléments de la IV^e armée blindée. (Il est à tenir compte des pertes de juin à fin novembre 1942.)

Dans le ciel, la Luftflotte IV (armée aérienne) du colonel général von Richthofen, un parent éloigné du célèbre « Baron rouge » de 14-18, se tient prête à appuyer. Ses stukas piqueront dans le hurlement de leurs sirènes, semant la mitraille et la mort. Ces oiseaux de proie imposent aux combattants au sol de posséder des nerfs solides pour éviter de paniquer en les voyant surgir. Ils donnent l'impression de vous situer parfaitement et de pouvoir placer leur bombe en plein sur votre véhicule ou votre

emplacement.

Cette troupe qui s'enfonce dans l'immensité russe « a le moral ». Elle vient de vaincre à Kharkov. Grossie de quelques renforts, elle est persuadée d'engager l'ultime combat. Et il fait chaud. L'été frappe avec force. Après la froidure glaciale de l'interminable hiver, les rayons du soleil, enfin, ont asséché la steppe et brunissent les visages et les bras.

Voronej, l'objectif premier aux abords du Don, est distant de 200 kilomètres.

Les colonnes des PD soulèvent de hauts tourbillons de poussière. La plaine s'étale, uniforme, et se prête mal à la défensive. Ni forêts ni plans d'eau. Les rebords des thalwegs, les baraquements en bois des kolkhozes autorisent seuls l'installation de points d'appui aisément débordés et réduits.

Avec quarante-huit heures de décalage, la XVII^e armée et la I^{re} armée blindée démarrent à leur tour. Dans l'immense couloir entre Donets et Don, elles doivent progresser plein sud, occuper le riche bassin houiller du Donbass et atteindre le Don inférieur. Devant, les résistances s'organisent sur le carreau des mines, autour des puits et des crassiers.

La Wehrmacht retrouve ses jours de triomphe. Partout, la progression est rapide, facile. Les Soviétiques évitent le combat. Un sergent de la 3^e PD écrit :

Quelle différence avec l'année dernière ! Ça rappelle beaucoup la Pologne. Sur le terrain, les Russes ne sont plus en formations aussi serrées qu'avant. Ils tirent n'importe comment, sans viser, comme des fous ; et ils ne nous font aucun mal¹¹.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vaudra guère mieux. Un sang nouveau s'imposera à tous les échelons.

Suivant l'usage, un commissaire politique surveille le chef militaire. Dans le cas présent, Nikita Khrouchtchev se montre utile. Il approuve les doléances d'Eremenko sur la dualité du commandement et il est entendu. À l'encontre d'Adolf Hitler, Joseph Staline finit par être sensible aux suggestions de ses collaborateurs. Le 10 août, il confie la responsabilité de l'ensemble Stalingrad à Eremenko, plaçant Gordov sous ses ordres. Bien dans le style stalinien, l'intéressé, le 29 décembre, ne sera guère payé de ses bons services aux moments les plus durs.

Le 21 août, à l'aube, sur des canots pneumatiques, des fantassins allemands traversent le Don et établissent des têtes de pont. Le génie se met aussitôt à l'ouvrage pour édifier des ponts.

Paulus se sent plus fort. Hoth débouche du sud avec deux PD, une DM et trois DI. Sur le flanc gauche de la VI^e armée, les alliés, progressivement, prennent le relais : II^e armée hongroise, VIII^e armée italienne, III^e armée roumaine, s'échelonnent sur le cours du Don face au nord-est. Les Allemands ont délibérément placé les Italiens au centre, afin de séparer les frères ennemis, Roumains et Hongrois.

Des erreurs pourront être reprochées à Paulus. Toutefois, le commandant de la VI^e armée, très vite, mesure clairement la menace au nord. N'ayant qu'une confiance relative en ses alliés, il prévient et tire la sonnette d'alarme. Hitler, persuadé de la défaite soviétique, ne voudra rien entendre. Pourtant, à ses côtés, Halder ne cessera d'avertir du danger.

Un contingent de 300 000 Allemands, ce 21 août, marche sur Stalingrad, appuyé par une armada dans le ciel. Au-dessus d'eux, von Richthofen dispose de 1 200 avions. De quoi déverser la foudre sur les positions adverses et écarter toute réaction aérienne.

Les sapeurs ont bien œuvré. Le 22, en fin de matinée, les premiers blindés de la 16^e PD du général Hube franchissent le Don, précédant le XIV^e CB. Le cap se prend aisément, plein est. Stalingrad se situe droit devant, à une soixantaine de kilomètres. Tranquillement, les colonnes forment leur dispositif de combat. À la nuit seulement, une résistance sérieuse se dévoile. Des avions russes bombardent ; des Katioucha, les « orgues de Staline », lance-fusées multitubes, miaulent. Les tirs tombent à l'aveuglette. Quelques véhicules, atteints, flambent, éclairant le paysage. L'élan de la 16^e PD, animée par un chef énergique, le général Hube – « *der Mensch* », « l'Homme », disent ses soldats de ce manchot ayant perdu son bras gauche en 14-18 –, ne saurait être brisé.

Le 23, aux premières lueurs de l'aube, Hube donne le signal de la reprise du mouvement. La steppe desséchée et durcie par la canicule forme un véritable « charodrome », selon une expression du maréchal Juin²⁰. Chars et véhicules roulent à vive allure. Derrière, les 3^e et 60^e DM du XIV^e CB s'efforcent de ne pas se laisser distancer. Aucune cocarde à étoile rouge dans le ciel. La Luftwaffe veille. Aucun signe tangible de l'ennemi. Vers 16 heures, dans les équipages de tête au visage enduit de poussière, une rumeur circule : « Stalingrad sur la droite. » Déjà se distinguent des cheminées d'usines et les maisonnettes blanches des faubourgs.

Quelques obus éclatent sur l'avant-garde. Les stukas et les canons réduisent rapidement au silence les audacieux qui ont ouvert le feu. Ou plutôt les audacieuses ! Les tankistes découvrent que les pièces russes étaient servies par des femmes ayant lutté jusqu'au bout, « sans souci de se mettre à l'abri ». Courageuses mais inexpérimentées, ces ouvrières hâtivement mobilisées ou ces ménagères requises pour la DCA remplaçaient les hommes. Pour leur malheur, les Allemands tiraient mieux et plus vite qu'elles. Les femmes s'intégreront à la défense de Stalingrad à tous les échelons.

Le jour décline lorsque les éléments de tête de Hube, un *Kampfgruppe*²¹ de la 16^e PD, surgissent sur la falaise dominant la Volga. Ils coiffent les hauts de Rynok, banlieue septentrionale de Stalingrad, avancent vers le bourg de Spartakovka²², sur la rive gauche de la Mechetka, un affluent de la rive droite de la Volga. Le fleuve majestueux, de plus de un kilomètre de large, coupé de nombreuses îles et îlots, coule à leurs pieds. S'y distinguent très bien les bâtiments de toutes natures qui descendent et remontent son cours. Au-delà se devine l'immensité de la steppe asiatique, plate et morne. Ces Allemands, parvenus, sur ordre de leur Führer, à 2 600 kilomètres de leur terre natale, entendent-ils ou croient-ils entendre la longue complainte des bateliers de la Volga scandant leurs efforts ?

Hé et oh, hisse !

Hé et oh, hisse !

Encore une fois, encore une fois.

Volga, Volga, mère fleuve

Large et profonde.

Oh, tends bien la corde !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La ligne de contact des belligérants devant Stalingrad, grossièrement, s'assimile à une bottine. Depuis Rynok, sa semelle colle à la Volga sur 35 kilomètres jusqu'au faubourg de Kuporosnoye. Sa tige, haute de 20 kilomètres sur 7 à 8 de large, englobe Orlovka et appuie son talon sur Spartakovka et l'usine de tracteurs. Le cou-de-pied, aminci à une dizaine de kilomètres, comprend les usines Barrikady (Barricades) et Krasnyi Oktyabr (Octobre rouge). Le dessous de l'empeigne correspond aux quartiers résidentiels : kourgane de Mamai²⁴ (colline d'un ancien cimetière tatar, cotée à 102 mètres, poumon et parc de verdure de la ville), à mi-chemin du secteur industriel et du centre-ville, gare centrale, place Rouge d'après la terminologie, erronée, des Allemands. (Il s'agit plus exactement de la place du 9-Janvier.) Au-delà de la gorge de la Tsaritsa, la pointe de la bottine s'affine progressivement avec un bloc repère, un gigantesque silo à grains rectangulaire en bordure de voie ferrée. Partout ne gisent plus que décombres. *Intra-muros*, la vie se veut souterraine pour échapper aux bombardements de toutes origines.

Il serait fallacieux de regarder Stalingrad et la steppe à son ouest comme un vaste terrain plat. Le paysage accuse des vallonnements. Une carte d'état-major rapporte les courbes de niveau et les points cotés : 143 à Orlovka ; 35 à Rynok ; 93,6 à Octobre rouge ; 154-155 en périphérie occidentale de la cité. Des buttes se dressent, comme le kourgane ; des ravinements – des *balki*, suivant la terminologie locale – se creusent. Celui de la Tsaritsa reviendra souvent. Il en est d'autres. Ainsi ceux ceinturant le kourgane. Tenir des points hauts est s'assurer des postes d'observation et des champs de tir. La différence de niveau entre les deux berges de la Volga pénalise les défenseurs. Toute la rive gauche, frisant le niveau de la mer, est dominée

depuis les hauteurs – relatives – de Stalingrad. Seul angle mort, le pied même de la falaise sur laquelle est bâtie la ville. Il autorise des accostages abrités. Encore que ! Les tirs plongeant des mortiers de Paulus s'y concentrent.

Stalingrad, ville autrefois prospère avec ses usines, ses cités, ses parcs, ses jardins et où des blocs tel l'immense silo à grains détonnent dans l'environnement, possède une voie ferrée principale montant sud-nord avec des embranchements. Cette ligne dessert la station n° 2 dans la partie méridionale, traverse la gorge de la Tsaritsa, passe encore par la gare centrale à 1 000 mètres des berges de la Volga et poursuit par la partie orientale du kourgane de Mamaï en direction des usines. Voie ferrée, gares sont appelées à constituer des repères caractéristiques de la bataille.

Avant que la division du général Rodimtsev, un ancien de la guerre d'Espagne, ne rejoigne, la 62^e armée disposait encore de 48 000 combattants. Faible pour tenir un front de 80 kilomètres. Les divisions paient les récentes journées et oscillent de 1 000 à 3 000 hommes. Tchouïkov peut encore compter sur quelques milliers d'ouvriers-miliciens qui, à l'expérience, se battent correctement, malgré leur manque de formation et la modicité de leur armement. Il imposera sa poigne aux gens du NKVD, véritable État dans l'État. Ses 15 000 policiers, par leur statut, entendaient pouvoir faire la guerre à leur gré. Tchouïkov les placera sous sa tutelle, gonflant ses rangs. En soutien, il reste une soixantaine de chars souvent immobilisés et surtout 700 canons et mortiers de tous calibres.

Son meilleur appui, Tchouïkov le trouve derrière lui. De nombreuses batteries, à commencer par les fameuses Katioucha,

se déchaînent depuis la rive orientale. Mieux approvisionnées que celles de Stalingrad, elles créent une voûte de feu au-dessus de la ville. Leurs salves pleuvent sans répit. Les pièces de DCA s'efforcent, non sans succès, d'éloigner les appareils de von Richthofen. Elles y parviennent souvent. Des stukas ou des Ju-88 s'abattent, déclenchant les clameurs et les ovations des témoins. De cette rive gauche encore, des Yak, des Sturmovik décollent à partir de terrains sommairement aménagés. Bien que surclassés en combat aérien, ils apportent une aide précieuse contre les blindés allemands.

Devant Stalingrad, la VI^e armée est la principale engagée. La IV^e AB ne s'occupe que de la pointe de la bottine, où elle a coupé le maillon 64^e-62^e armées. On le sait, Paulus s'appuie sur une force de 250 000 hommes. Tous ne campent pas en première ligne. Nombreux sont ceux qui tiennent le terrain jusqu'au Don. La logistique mange du monde, car il faut assurer les liaisons de ravitaillement avec l'arrière en ne disposant que d'une voie ferrée. La VI^e armée pousse sur Stalingrad avec neuf divisions au contact, articulées en trois corps d'armée :

- Au nord : le XIV^e CB de Wietersheim, puis de Hube avec une PD et deux DM.
- Au centre : le LI^e CA de Seydlitz avec trois DI.
- Au sud : le XLVIII^e CB de Kempf (Heim, le 1^{er} novembre), venu de la I^{re} AB, avec une PD, une DM, une DI²⁵.

L'ensemble donne de l'ordre de 80 000 combattants axés sur Stalingrad ville (s'y ajouteront la 305^e DI et la 14^e PD). La VI^e armée bénéficie d'une large supériorité numérique. Est-ce suffisant pour l'emporter ? Les experts militaires estiment que, dans l'assaut, le rapport de trois à un s'impose. Tel n'est pas tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

IV

La conquête

Le 1^{er} octobre ne marque pas une date repère de la bataille de Stalingrad. Ce jour n'est que le début du mois d'octobre, un mois crucial pour les Soviétiques. Leur pré carré se rétrécit. Ils se battent le dos à une Volga dans laquelle ils risquent fort d'être précipités. Pour Paulus, il s'agit de finir de s'emparer de Stalingrad dont il détient déjà une bonne moitié. Être à même de proclamer qu'il a pris Stalingrad. Victoire qui serait célébrée haut et clair par Adolf Hitler et son régime.

Le commandant de la VI^e armée rappelle la situation d'un conquérant des temps passés. Son artillerie a forcé des brèches dans les remparts. Son infanterie doit maintenant enlever de haute lutte les ruelles coupées de barricades, les maisons transformées en places fortes, éliminer des défenseurs aussi courageux qu'obstinés. Constantine, le 13 octobre 1837, en donne l'image. Valée a plus de morts *intra-muros* qu'en investissant la ville. Mais la modestie de l'ancienne Cirta permet de conclure en une journée²⁷. Cette fois, la surface à contrôler est au moins trente fois supérieure. Contrairement à Constantine où la priorité allait à l'arme blanche, tout au long de la mêlée, tankistes, fantassins, artilleurs et aviateurs se trouveront étroitement impliqués.

Dans la bataille de Stalingrad se dressent trois dates repères :

23 août 1942 Débouché de Paulus sur la Volga.

19 novembre 1942 Offensive victorieuse de l'Armée rouge.

31 janvier 1943 Capitulation du maréchal Paulus.

Le 1^{er} octobre s'égrène, journée analogue à tant d'autres. Les décombres d'une agglomération pilonnée de toutes parts continuent de vivre sous le signe du sang. La veille, Hitler s'est exprimé. Au palais des Sports, à Berlin, il a confirmé son intention de ne rien abandonner dans le bras de fer qui l'oppose à l'homme du Kremlin. Il prendra Stalingrad. Son auditoire, trié sur le volet, a voulu le croire et a entonné le *Chant de la campagne de l'Est* :

Nous sommes les sentinelles de notre Allemagne
Et nous montons une garde éternelle ;
Maintenant, le soleil se lève enfin à l'Est
Et nous appelle, par millions, à la bataille.

Ce chant, jugé assez mélodieux, devrait plutôt se terminer par : « Nous appelle, par millions, à la mort »... La folie de leur Führer a coûté aux Allemands 7 millions de morts civils ou militaires. Plus de 2 millions sont tombés à l'Est²⁸.

Ce mois d'octobre, 25^e anniversaire de la révolution de 1917 et de la prise de pouvoir des soviets, débute tragiquement pour la 62^e armée. Une pluie d'obus s'abat sur des citernes supposées vides de la raffinerie de pétrole voisine de l'usine Octobre rouge et déclenche une formidable explosion. Une vague de carburant enflammé dévale jusqu'à la Volga. Une barcasse à rames s'apprêtait à apponter. Trop tard pour éviter le mur de flammes. Tchouïkov, dans son PC non loin, manque de peu d'être carbonisé avec des membres de son état-major. Il s'échappera de justesse, les Allemands, par les communications radio, ayant de surcroît localisé sa position proche de l'incendie et ciblé leurs tirs.

Hitler dans sa « Tanière », Staline au Kremlin se ressemblent. Ils veulent absolument gagner à Stalingrad. Question de prestige personnel pour les deux dictateurs. Leurs subordonnés doivent composer avec et garder leur sang-froid.

Le 5 octobre, un général mandaté spécialement à cette fin traverse la Volga et apporte à Tchouïkov un ordre impératif de Staline : tenir Stalingrad à tout prix et réoccuper les parties perdues de la ville. Le commandant de la 62^e armée jauge ses possibilités. Conserver ce qu'il occupe encore correspondrait déjà à un net succès. Pour le reste, à l'impossible nul n'est tenu. Réponse que Tchouïkov ne peut clairement rapporter à l'envoyé du Kremlin.

Il n'est pas le seul à écopier d'une admonestation. Eremenko et Rokossovski ont également droit à leur « billet doux » :

Vous devez repousser l'ennemi loin de la Volga et réoccuper ces rues et bâtiments que l'ennemi vous a pris. Pour faire ainsi, il est nécessaire de transformer chaque rue et bâtiment de Stalingrad en forteresse. Malheureusement, vous n'avez pas réussi à le faire et vous continuez à abandonner bloc après bloc à l'ennemi. Ceci témoigne de votre piètre performance. Vous avez plus de forces que l'ennemi dans la région de Stalingrad et celui-ci continue de vous bousculer. Je suis mécontent de votre performance sur le front de Stalingrad et vous demande d'entreprendre toutes les mesures nécessaires pour la défense de Stalingrad. Stalingrad ne doit pas être abandonnée à l'ennemi et les parties de Stalingrad que l'ennemi occupe doivent être libérées.

Le Géorgien étoffe ses arrières et assure ses lendemains. Si Stalingrad tombe, Eremenko, Rokossovski, Tchouïkov, seront les grands coupables pour n'avoir pas exécuté ses directives. Machiavélique Staline !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

partie orientale. Pour les aviateurs allemands, elle restera constamment une zone repère facile à identifier et, *a priori*, aisée à bombarder. À la fin des combats, elle ne conservera aucun mur debout, mais ne sera pas tombée intégralement aux mains des Allemands.

La maison Pavlov, le sniper Zaitsev se rapportent au visage glorieux d'une défense qui a son cancer. La 62^e armée offre un visage assez hétéroclite. Outre les Russes, elle comprend des Sibériens, des Ukrainiens. Les premiers se demandent pourquoi ils se battent si loin de chez eux. Les seconds s'interrogent. Quelle est leur patrie ? L'Ukraine ou l'URSS ? Vieil antagonisme entre Kiev et Moscou. Des Ukrainiens ont tranché. Non à l'impérialisme moscovite ! Ils se rangent près de la Wehrmacht qui selon eux les a libérés. Des Ukrainiens gardent, sans complaisance, des camps de prisonniers russes. Chez les Russes, les faibles existent comme partout. Résultat : des désertions, des abandons de poste, des défaillances graves. Ni Tchouïkov, ni le NKVD, qui glisse ses antennes dans les unités, ni les commissaires politiques ne les tolèrent. La moindre suspicion ne mérite qu'une peine : la mort. La bataille de Stalingrad aurait généré 13 500 exécutions judiciaires ou sommaires. Les mœurs du régime stalinien tendent à faire accepter un tel chiffre.

Cette réserve grave sur le comportement de nombre de défenseurs de la ville du Géorgien ne peut, toutefois, estomper l'essentiel. L'héroïsme de la masse. Si Paulus n'a pu emporter Stalingrad, la raison profonde se situe là. Le combattant de base s'est défendu avec un courage et une abnégation qui ont rendu la chute de la ville impossible. Des Allemands diront de leurs adversaires : « Ils se battent comme des chiens. »

Le 8 novembre, à Munich³⁰, Hitler évoque d'en terminer à Stalingrad avec de petites troupes de choc. Ce disant, il reprend une idée de von Richthofen qui s'insurge de voir la bataille s'éterniser et en impute la responsabilité à Paulus. L'aviateur reproche au patron de la VI^e armée son manque d'agressivité et ses méthodes par trop conventionnelles. Il oublie que, non content d'essayer d'enlever Stalingrad ville, Paulus doit encore contenir de fortes menaces au nord, dans le secteur du XIV^e CB. Les Soviétiques s'en prennent au doigt de gant initial, dans l'espoir de rétablir une liaison directe avec la 62^e armée.

Les troupes de choc d'Hitler et de von Richthofen proviennent des bataillons spécialisés du génie. Forts de 450 à 500 sapeurs chacun, ils se regardent comme de grands techniciens capables d'enlever d'assaut une résistance. Ils méconnaissent les traîtrises des ruines de Stalingrad.

Le scénario ne varie guère. Intense préparation d'artillerie et piqués des stukas avant l'attaque du LI^e CA renforcé par la 14^e PD. Des canons d'assaut³¹, cinq bataillons de pionniers précèdent les vagues de fantassins et de chars.

L'effort essentiel est dirigé contre le flanc oriental subsistant de l'usine Barricades.

La 305^e DI attaque plein est. La 389^e s'axe sud, le long de la Volga, dans le but d'envelopper la 138^e division de Lioudnikov, qui défend les lieux.

La bataille engagée le 11 novembre à l'aube va se prolonger une petite semaine. Les Allemands gagnent du terrain, éprouvant

des pertes sensibles. Les bataillons de pionniers rentrent décimés. Les 305^e et 389^e DI ont 445 hommes hors de combat, tués, blessés ou disparus rien que durant la première journée. Il est toutefois des acquis. La 305^e perce et atteint la Volga au sud-est de Barricades. Lioudnikov est encerclé.

Une victoire se dessine, sans signifier la victoire totale. Des poches de résistance se maintiennent. Les unités de la VI^e armée sont épuisées et incapables de prolonger. La 62^e armée ne vaut pas mieux. Les renforts lui arrivent par bribes et l'état de la Volga freine le transfert de vivres et de munitions par les ferries et les vedettes blindées. Les U-2, chaque nuit, effectuent des largages qui délivrent un peu de nourriture, des cartouches de PM et du matériel médical. Une misère ! Tchouïkov s'inquiète avant tout de la situation de Lioudnikov. Les contre-attaques se succèdent pour le soulager et le rejoindre. Ces tentatives n'apportent pas de grands résultats, hormis des pertes supplémentaires.

La 62^e armée ne s'en doute pas. Le plus grave dans sa situation provient d'ailleurs. Elle constitue l'appât d'un formidable piège qui doit fonctionner jusqu'au bout. Enfoncée à l'extrémité de la trappe, elle attire à elle la VI^e armée, tandis que l'essentiel se prépare sur les ailes. Priorité en hommes et en matériel à ces ailes d'où surgira le salut. La 62^e armée subit un sévère rationnement au profit des armées qui amorceront la riposte. Si l'on en croit Joukov en ses *Mémoires*, du 1^{er} au 19 novembre, 160 000 hommes, 10 000 chevaux, 430 chars, 600 canons, 14 000 véhicules autos, 7 000 tonnes environ de munitions, franchissent la Volga. Non destinés à Tchouïkov, mais à ses camarades de la contre-attaque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

canons sont abandonnés, mais non détruits ; nous distinguons même des caisses de munitions. Bien plus loin seulement, nous apercevons les premières vagues d'assaut russes. Elles pourront s'emparer des positions roumaines sans même tirer un coup de fusil. Bien entendu, nous attaquons aussitôt, à la bombe et à la mitrailleuse, mais à quoi bon du moment qu'au sol toute résistance a cessé...

Et Rudel laisse exhaler sa rage :

Durant le trajet du retour, nous survolons les longues files de Roumains en pleine fuite ; une chance, au fond, de ne plus avoir de munitions, je serais bien tenté de tirer dans le tas pour essayer de mettre fin à cette ignoble débandade³⁷.

Rudel, trompe-la-mort à l'engagement absolu en faveur du III^e Reich, s'exprime avec sévérité. Pourtant, des Roumains résistent. Au sud de Serafimovitch, cinq divisions de la III^e armée roumaine, commandées par l'énergique général Mihail Lascar, réussissent à former le carré. Cette poche dite « de Raspopinskaya », petite cité de la rive droite du Don, tiendra plusieurs jours. Dans l'après-midi du 23 novembre, le général Stanescu, successeur de Lascar fait prisonnier, enverra des parlementaires avec un drapeau blanc – 27 000 vaincus, auxquels il a été promis vie sauve et bon traitement, se rendent. Les intéressés doivent se méfier de ce type de promesses.

Il est fréquent que des rafales sauvages éclaircissent les rangs de ceux qui viennent de déposer leurs armes.

Tout au long de la journée du 19, le flottement dans le camp allemand aggrave la situation.

Un peu avant 10 heures seulement, le PC de la VI^e armée capte un premier écho de l'offensive russe. Encore est-il imprécis. La

défaillance de la reconnaissance aérienne, le désarroi roumain rendent les renseignements flous. Au PC du GA B, l'information tombe également. Le XLVIII^e CB de la IV^e AB (général Heim) reçoit l'ordre de se porter à la rescousse des Roumains vers Bolchoï. Voici que, du Berghof, Hitler, informé, s'en mêle. De lui-même, il prescrit à Heim de s'orienter sur Kletskaya (60 kilomètres à l'est de Bolchoï). Soit un virage de 45° sur la droite. Un changement de direction, pour une colonne de blindés, signifie une manœuvre délicate. De surcroît, cette colonne se heurte à celles des Roumains décrochant vers l'arrière. Et même si Heim était en mesure de contrer efficacement ! Son corps fort théoriquement de trois PD, deux allemandes, une roumaine, présente tout juste la valeur d'une PD. L'usure du matériel a fait son œuvre.

Rokossovski, avec le front du Don, complique les choses. Si sa 65^e armée frappe vers Kletskaya, ses 24^e et 66^e armées frappent plus à gauche dans le couloir entre Don et Volga. Résultat : pour l'état-major de la VI^e armée, la mèche s'allume en de nombreux points. Impossible de situer l'effort principal de l'adversaire. Difficile de monter une contre-attaque. Et avec quoi ? Paulus, tout à son action contre Stalingrad comme le pressait le Führer, n'a prévu aucune réserve d'intervention. Ses chars se battent dans Stalingrad. Les faire intervenir en contre-attaque exigera du temps.

Un Paulus singulièrement passif ce 19 novembre. À sa décharge, le gros de l'offensive ennemie paraît se dérouler contre la III^e armée roumaine. Donc hors de chez lui.

Le premier, le GA B saisit l'ampleur des événements. À 22

heures, un ordre catégorique de von Weichs prescrit de rompre le combat à Stalingrad et le justifie : « Un changement de situation dans le secteur de la III^e armée roumaine contraint à des mesures radicales visant à un déplacement de forces aussi rapide que possible pour couvrir le flanc arrière de la VI^e armée et protéger les lignes de communications. » Pratiquement, les 14^e, 16^e et 26^e PD doivent se dégager, afin de glisser vers l'ouest, opération que Tchouïkov, de son côté, fait tout pour contrecarrer. Sa 62^e armée, à l'unisson des fronts du Don et du sud-ouest, attaque.

Au soir du 19 novembre, la première phase d'« Uranus » s'achève sur un succès soviétique incontestable. Les lignes de défense de la III^e armée roumaine sont percées. Au terme d'une progression où le blizzard les obligeait parfois à s'orienter à la boussole, les éléments de tête de la 5^e AB se sont enfoncés de 70 à 80 kilomètres. À la 21^e armée, l'avance du 4^e CB, aussi rapide, atteint Manoylin et Mayorovsky, bourgades situées à une cinquantaine de kilomètres du Don. Sur la gauche, la 65^e armée progresse sud-est, sur la rive droite du Don. La contre-attaque du XLVIII^e CB allemand n'a rien donné d'autre que de l'appauvrir.

En France, les généraux incapables ou vaincus sont affectés à Limoges. Sous Staline et Hitler, il en va autrement. Le commandant du XLVIII^e CB, le général Heim, pourtant chef de valeur, subira la vindicte hitlérienne devant son échec. Démis de son commandement, arrêté, emprisonné, il sera licencié avant d'être finalement réintégré.

Au matin du 20 novembre, le front de Stalingrad donne à son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Luftwaffe, arrive au Berghof, convoqué en tant qu'expert. Dans un premier temps, il conforte Hitler dans sa conception d'un pont aérien. Renouveler Demiansk à plus grande échelle relève du possible. Le *Reichsmarschall* Goering, grand patron de la Luftwaffe, arrive à son tour au Berghof le 22. Interrogé par Hitler sur la réalisation du pont aérien au profit de Paulus, il répond : « *Mein Führer*, nous ferons le boulot ! » Les détracteurs du ventripotent Goering soulignent à juste titre que le *Reichsmarschall* a, alors, grand besoin de redorer son blason. Sa bataille d'Angleterre s'est soldée par un échec. En dépit de ses déclarations tonitruantes, les Alliés bombardent l'Allemagne. Presque chaque nuit, la Ruhr reçoit des visiteurs. Réussir à ravitailler la VI^e armée lui redonnerait le lustre qui lui fait cruellement défaut.

Le 23, Hitler rejoint Rastenburg. L'optimisme de Goering et de Jeschonnek n'est plus de mise. Jeschonnek a révisé sa copie. Honnêtement, il reconnaît s'être trompé dans ses estimations. La Luftwaffe ne dispose pas des moyens suffisants pour ravitailler Paulus. Se dresse surtout Zeitzler, le nouveau chef de l'OKH. Ce petit général, dont Hitler pensait qu'il serait aux ordres, s'insurge et ose exprimer ce qu'il pense. Croire loisible d'alimenter Paulus par voie aérienne est une folie. Le ton de l'altercation Goering/Zeitzler devant Hitler s'échauffe. Zeitzler, incisif, précise :

« Cinq cents tonnes doivent être livrées quotidiennement.

– Je peux le faire, réplique Goering.

– *Mein Führer*, c'est un mensonge ! », hurle Zeitzler.

Le Führer tranche après une minute d'hésitation : « Le *Reichsmarschall* m'a fait son rapport. Je maintiens ma décision originelle. »

Derrière lui, les éminences du haut état-major, le maréchal Keitel, chef de l'OKW – « Lakaitel », le « petit valet », murmure-t-on dans son dos –, et Jodl, le chef du bureau des opérations, approuvent, le petit doigt sur la couture du pantalon. Leur servilité les mènera au gibet de Nuremberg.

Zeitzler n'est pas le seul à douter des possibilités d'un pont aérien. Von Richthofen ; Martin Fiebig, patron du VIII^e Fliegerkorps axé sur Stalingrad ; Wolfgang Pickert, commandant de la DCA à l'intérieur du « *Kessel* », partagent sa conviction. Quant à Paulus, il reste sceptique, mais se tait. Il a tranché une fois pour toutes. Obéir. Grandeurs et servitudes militaires ! Hitler et Goering apparaissent, sans ambiguïté, comme les grands responsables de la décision de maintenir la VI^e armée sur les bords de la Volga et d'assurer son ravitaillement par air. Mesures fatales destinées à conduire au désastre.

Les adversaires de la solution pont aérien s'appuient sur de solides raisons. Ils ont fait les comptes.

Il est à nourrir 250 000 combattants et en sus à leur fournir des munitions et du carburant pour leurs véhicules. L'expérience de Demiansk donne près de 300 tonnes/jour pour 100 000 hommes (273 très exactement) – 750 tonnes semblent donc ici s'imposer. On s'en tient à 500, et Goering s'est engagé sur ce tonnage.

La Luftwaffe dispose de 750 appareils de transport Ju-52. Ce trimoteur, à la carlingue habillée de tôle ondulée, est un avion

robuste et fiable. (Durant les premières années d'après-guerre, il rendra de précieux services à l'armée française et servira, honnête et fidèle, en Indochine.) « Tante Julie », ainsi est-il surnommé, possède une bonne réputation, bien que ses capacités soient modestes : vitesse de croisière, 170 kilomètres/heure ; tonnage transporté, 2 tonnes. Il décolle et se pose sur des pistes en terre de fortune.

Sur ces 750 Ju-52 théoriquement disponibles, 280 sont affectés à la Tunisie. Après le débarquement allié en AFN du 8 novembre et l'entrée dans le conflit de l'armée d'Afrique française, Hitler décide d'y envoyer un corps expéditionnaire. La Navy anglaise contrôlant en bonne partie la Méditerranée, les acheminements s'opèrent par air et de nuit.

On réserve 300 Ju-52 au pont aérien de Stalingrad, chiffre qui sera porté à 320. Il faudra tenir compte des pertes. Un calcul rapide apprend que 600 tonnes quotidiennes pourraient être ainsi transportées. À la condition impérative d'une rotation par jour de chaque Ju-52 et sous réserve que la météo l'autorise. Circonstance loin d'être continuellement rencontrée en cette période de l'année.

Aux Ju-52 viendront s'ajouter une trentaine de Heinkel 111. Ce bimoteur de bombardement est un bon appareil, mais n'a pas vocation au transport. Il n'enlève que 1,2 tonne.

Le « *Kessel* » bénéficie *a priori* d'un avantage. Alors que Demiansk ne possédait qu'une piste de 600 mètres sur 30, il dispose de six aérodromes : Goumrak, Bolchaïa Rossochka, Basarguino, Stalingradski, Voroponovo et Pitomnik⁴², le plus important. Ces terrains, Pitomnik surtout, sont bien équipés et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

heureuse : un bon appui aérien avec le IV^e Fliegerkorps.

Consécutivement à « Uranus » et à l'encerclement de la VI^e armée, un front sud se délimite. Oh, il n'est pas Verdun avec ses tranchées et ses boyaux parfaitement localisés. L'espace russe conduit à une ligne de contact qui ne saurait être regardée comme sérieusement tenue par un camp ou par l'autre. Pour les Allemands, au nord-ouest de Kotelnikovo s'étalent des débris de la III^e armée roumaine, avant la VIII^e armée italienne installée sur le Tchir, puis le Don. Von Manstein a pleinement conscience de la vulnérabilité de ce dispositif allié. À toutes fins utiles, il organise, sur les arrières, le « détachement d'armée Hollidt », soit trois DI, deux divisions de marche de la Luftwaffe et le XLVIII^e CB. Ce dernier, débouchant du confluent Don-Tchir, devra attaquer en direction générale de Kalatch, afin d'épauler l'action principale partant de Kotelnikovo. Pour être complet, enfin, au sud-est de cette ville s'étire la IV^e armée roumaine. Par des Italiens ou par des Roumains, von Manstein est bien mal gardé sur ses flancs.

À Moscou, la Stavka réfléchit aux interventions futures. Staline voit grand. Il estime la VI^e armée déjà à sa merci et envisage un large butin. En l'occurrence, le GA A enfoncé jusqu'au Caucase. L'isoler s'offre en belle perspective. La Stavka cogite une opération « Saturne ». Une offensive axée sur Rostov-sur-le-Don contre le ventre mou représenté par les Italiens. Le piège se refermerait à plus vaste échelle qu'à Stalingrad. Il enserrerait la I^{re} AB et la XVII^e armée. De quoi faire rêver. Joukov, tout aux réalités de sa bataille contre Stalingrad, se montre plus réaliste. Il se contentera de « Petit Saturne ».

Le 3 décembre, le 8 décembre, finalement le 12. L'arrivée progressive des moyens retarde la date de démarrage d'« Orage d'hiver ».

Il fait beau et froid ce 12 décembre. Un temps favorable au déclenchement d'une offensive. Les stukas peuvent piquer à loisir et les chenilles des blindés s'accrochent sur la neige gelée. Dans les rangs du LVII^e CB s'est glissé un bataillon de chars Tigre. Hitler attend beaucoup de ce monstre de 56 tonnes armé d'un canon de 88 millimètres. Les équipages ont pleine conscience de leur mission. Aller tendre la main aux camarades encerclés. L'ardeur anime tous ces tankistes résolus à se frayer un passage sur une centaine de kilomètres. Un tel parcours ne les effraie pas. La Russie les a habitués aux larges distances.

Le succès paraît au rendez-vous. Le LVII^e CB atteint l'Aksai gelée, 25 kilomètres au nord de Kotelnikovo, et la franchit, effectuant une étape d'une cinquantaine de kilomètres.

Le commandement soviétique éprouve une surprise. Il ne s'attendait pas de sitôt à l'attaque allemande. Le ciel est vide d'avions à étoile rouge. Ils ont ordre de donner priorité à Stalingrad. Sa 51^e armée fléchissant, Eremenko demande le renfort de la 2^e armée de la garde du général Malinovski, que Staline, furieux, refuse.

Le 13, la météo change. La pluie remplace la neige. Une telle évolution ne favorise guère la progression des blindés, qui maintiennent cependant leur avance. Autour du petit village de Verkhne-Koumski se déroule une âpre bataille. La 6^e PD en sort vainqueur. La Michkova, dernier obstacle naturel, est bordée.

Stukas et Bf-109 ont apporté un solide appui.

Stalingrad à 48 kilomètres ! Les assiégés entendent une canonnade porteuse d'espoir. « *Der Manstein kommt !* » L'écho se répand de tranchée en tranchée, d'abri en abri, de PC en PC. Nul n'en a pleine connaissance, mais on s'en doute. Des colonnes de camions transportant 3 000 tonnes de matériel se tiennent prêtes à s'enfourner dans le couloir ouvert par les blindés. Le salut ! Enfin, pouvoir manger à sa faim !

La VI^e armée va-t-elle, maintenant, assener le coup de poing contribuant à désarçonner l'adversaire ? Campé dans son réduit, Paulus hésite. Il prétexte l'épuisement réel de ses hommes, le manque de carburant n'octroyant à ses chars qu'un parcours d'une vingtaine de kilomètres. Lié aux directives strictes du Führer de conserver Stalingrad, il attend un ordre formel de bouger. Ordre que von Manstein, son supérieur en titre, ne lui donne pas. Le commandant du GA Don a besoin du feu vert d'Hitler pour prescrire à Paulus de tenter une sortie. Il l'escomptera vainement. Sans oser franchir le Rubicon d'une infraction aux directives du despote. La discipline militaire, le refus de responsabilités supérieures, la crainte de contrecarrer la volonté du maître, lient la VI^e armée à son destin.

Staline finit par comprendre. Il laisse la 2^e armée de la garde de Malinovski, l'ancien légionnaire de 1918, se porter contre le LVII^e CB. Surtout, il écoute Joukov. La réplique ne se situe pas au sud de Stalingrad, mais au nord-ouest. Pour contrer von Manstein, le mieux est de le menacer sur son flanc gauche. Ce qui implique de transformer « Saturne » en modèle réduit « Petit Saturne ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À défaut, les troupes encerclées seront exterminées.

Le document à remettre est signé par Rokossovski.

Staline aurait-il respecté les clauses du contrat proposé s'il avait été accepté ? Il est permis d'en douter.

En apparence, côté soviétique, tout se met en place pour donner l'impression d'une négociation en bonne et due forme. Le 6 janvier, à 19 h 30, un biplan U-2 s'envole pour larguer au-dessus du « *Kessel* » des tracts invitant à se rendre. En dépit de la DCA, « mission remplie ». Sur son retour, l'avion est touché et effectue un atterrissage de fortune. Le pilote est blessé. Avec son passager, il parvient à rejoindre les lignes russes où les deux hommes seront accusés de défaillance. Le témoignage de prisonniers allemands ayant réceptionné les tracts les sauvera de la cour martiale.

Le 7 janvier, des messages radio avertissent de l'envoi d'émissaires et de l'établissement d'un cessez-le-feu. Le 8, à l'aube, Diatlenko et Smyslov se présentent en limite du no man's land, accompagnés d'un porteur de drapeau blanc. Une fusillade les accueille et les oblige à se plaquer au sol avant de se replier sur ordre.

Le lendemain 9, ils renouvellent leur tentative en un autre point du front. Cette fois, la réception se montre plus amène. Des officiers allemands acceptent de les conduire, les yeux bandés, à leur supérieur hiérarchique, un commandant de division. Ce dernier refuse de recevoir l'ultimatum et d'en accuser décharge, prétextant que le général Paulus a pris connaissance du texte incriminé et refuse de capituler. La

tentative en reste là et les émissaires rebroussent chemin, reconduits sains et saufs. Sur le plan psychologique, l'épreuve, pour eux, fut ingrate.

Par souci d'humanité, Paulus, conscient de l'état de ses hommes, a transmis l'ultimatum à Hitler. Connaissant le personnage, pouvait-il avoir un doute sur sa réponse ?

Les concentrations de moyens en vue de « Koltso », l'opération destinée à liquider Stalingrad⁴⁸, et de très mauvaises conditions météo – glace, neige, brouillard – provoquent, durant les premiers jours de janvier, un temps mort artificiel. Les bombardements, les combats se font moins âpres.

Cette accalmie bénéficie aux assiégés sans pour autant les renforcer. La ration de pain journalière tombe à 75 grammes. Une misère ! Les chevaux tous abattus, la seule source de protéines a disparu avec eux. Le mauvais temps a une rançon. Le pont aérien fonctionne à petit régime. Moins de 50 % du rythme habituel. Pour remédier à l'allongement des distances, la Luftwaffe, en deuxième semaine de janvier, met en service des quadrimoteurs, gros porteurs, Fw-200 Condor. Basés à Stalino, à 480 kilomètres de Stalingrad, ces bombardiers de 3 500 kilomètres de rayon d'action peuvent transporter dans les 15 tonnes. Sept d'entre eux se posent à Pitomnik, l'aérodrome principal du « *Kessel* », le 9 janvier, livrant 5 tonnes de combustible, 9 tonnes de munitions, 22,5 tonnes de vivres. Trop peu par rapport aux besoins. Ils redécollent en évacuant 156 blessés. Là encore, insuffisant devant la masse qui se bat pour embarquer.

Un billet d'évacuation n'est jamais une assurance totale sur la

vie. Il n'est qu'un parachutage sans ventral. Si le dorsal s'ouvre, très bien ; à défaut, une chute fatale. Des vols retour s'achèvent en catastrophe. Chasse soviétique, DCA, rupture de charge au sein de la carlingue. Un Condor, déséquilibré, se retrouve à la verticale, hélices tournoyant dans le vide. Il s'écrase dans une gerbe de flammes. Cinq Condor seront perdus à Stalingrad.

Les Soviétiques renforcent leur étreinte aérienne autour du « *Kessel* ». Outre la chasse, deux anneaux de DCA ceignent le réduit. Franchir ces barrages de feu implique de voler haut et de plonger dans la cuvette ou bien de s'approcher en rase-mottes pour surprendre les canonnières. Pour le retour, péripéties identiques. Succès jamais garanti.

Des hommes meurent brutalement. Les médecins s'interrogent. Pourquoi ces décès subits que rien ne laissait présager ? Ils pratiquent des autopsies en faisant vite : en très peu de temps, les cadavres se transforment en blocs congelés. La réponse apparaît. Plus aucun gramme de graisse, un cœur réduit à néant. Les malheureux sont morts d'inanition. La faim a eu raison de leur organisme.

La guerre est inhumaine. Elle broie sans pitié les individus. Des permissionnaires ont été surpris par l'encerclement du 19 novembre. Le commandement pourrait les regarder comme des heureux ayant échappé à un sort funeste. Non, il les réexpédie sur Stalingrad, les vouant à une mort plus que probable. Pourtant, dans les hautes sphères, nul n'ignore la gravité de la situation ni l'issue fatale.

Hitler et l'OKH possèdent leurs propres antennes au sein du « *Kessel* ». Au début de l'encerclement, le major von Zitzewitz a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bousculent vers l'intérieur de la carlingue. Personne pour participer au déchargement, personne pour mettre de l'ordre.

Peu avant le décollage, un aviateur, PM à la main, repousse la masse des blessés entrés dans l'appareil. Finalement, nous décollerons avec 11. Étaient-ils ou non sérieusement touchés ? Très certainement les moins atteints avaient dû s'imposer⁵⁰.

Goumrak, du 16 au 22, donne une vision de l'enfer et de la démence. L'arrivée des Russes le 23 finira de transformer les lieux en immense charnier. Les T-34 se rueront. Leurs chenilles écraseront tout, les morts et les vivants. Les fantassins achèveront, finissant l'ouvrage de rafales vengeresses – 40 000 Allemands seraient morts du 10 au 26 janvier.

Une longue route droite de 8 kilomètres file de Goumrak à Stalingrad. Les congères l'ont convertie en fossé d'où il est difficile de s'extraire. Les débris des 3^e, 29^e DM et de la 376^e DI ont été refoulés sur Goumrak. Dans l'après-midi du 23, ils s'efforcent de rejoindre Stalingrad par cette voie aux parois enneigées. Des Yak et des Sturmovik repèrent leur mouvement. Durant quatre heures de jour, le mitraillage tourne au carnage. Le blanc de la neige se teinte de rouge. Bien peu de rescapés des trois divisions atteindront Stalingrad.

Goumrak tombé entre les mains des Soviétiques, ne fonctionne que le petit aérodrome de Stalingrad, Stalingradski. Le 23 janvier, un Heinkel 111 en décollera, ultime appareil à quitter le « *Kessel* », emportant 18 blessés et 7 sacs de courrier. Dans ce lot, la dernière lettre de Paulus à son épouse, où il a écrit :

« Je suis ici par ordre et j'y résisterai jusqu'au bout. »

En fin de journée du 23, Stalingradski est, à son tour,

submergé par la marée à drapeau rouge. Désormais, le contact retour se rompt avec l'extérieur. Pour les blessés, les évacuations s'ajournent *sine die*. N'interviendront plus que des parachutages nocturnes, de l'ordre d'une centaine de tonnes, les 26 et 27, puis de 200 les 28-29, qui, en majeure partie, tomberont à l'intérieur des lignes russes. Les zones de largage, les fameuses DZ des Britanniques, se repèrent difficilement dans la lueur des incendies.

Les Soviétiques l'emportent sur toute la ligne, refoulant la VI^e armée vers l'est. Le 24 janvier, le « *Kessel* » se réduit à la périphérie urbaine de Stalingrad. Il lui reste une semaine à vivre.

X

La capitulation

Depuis l'échec de Hoth et de von Manstein, soit depuis Noël, voire auparavant, Paulus se sait condamné. Soit il tombera écrasé sous un bombardement, soit il sera contraint, à bout de forces, de capituler. Situation terrible pour ce général de vieille école. Confronté à son destin, il compose. Donner à ses hommes l'illusion qu'il espère, ayant foi dans les promesses du Führer de les sauver. Garder au fond de lui-même son secret de l'inéluctable.

Sa carrière d'officier d'état-major, pour l'essentiel, ne l'avait nullement préparé à une telle épreuve. Un de ses supérieurs tranchait dans les circonstances difficiles. Alors, le personnage craque, passant par des phases de vide. La terminologie médicale moderne parle de dépression. Paulus en présente tous les symptômes. Véritable homme fort de la VI^e armée, son adjoint, le général Schmidt, veille au strict respect du sens hiérarchique. Pour Schmidt, la lourde machine militaire allemande se doit de rester intacte. Devant l'apathie de son chef, il commande.

La capitulation, Schmidt, à l'égal de Paulus, la voit à brève échéance, sans se hasarder à l'évoquer par crainte de fissurer l'unité de la VI^e armée. Paulus, devant l'agonie de son armée et les souffrances de ses hommes, est moralement prêt à l'accepter. En son for intérieur, il n'était pas intrinsèquement contre le texte présenté par les Soviétiques le 9 janvier. La réaction du Führer a annihilé tout ressort de sa part.

Le 24 janvier au soir, la VI^e armée, bien malgré elle, se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nerveux lui secouait la joue gauche. Il avait plus de dignité naturelle que les autres et ne portait qu'une ou deux décorations. On entendit cliqueter les appareils photographiques, puis un officier russe le pria poliment de se retirer⁵⁴...

Le sentiment de déchéance doit être terrible pour ces généraux montrés comme des fauves en cage !

Pour les journalistes occidentaux, au terme d'une courte nuit dans un bunker enfumé, voici enfin la découverte de Stalingrad, au jour.

Ce n'était pas tout à fait ce que j'avais imaginé. Pendant quelques instants, je fus ébloui par l'éclat du soleil sur la neige. Nous nous trouvions dans l'une de ces cités-jardins perdues par les Russes en septembre. La plupart des maisons et des arbres avaient été complètement détruits. Au loin, vers la droite, se dressait un groupe imposant d'immeubles de cinq ou six étages ; en réalité, il n'en restait que la coque. À gauche, à 3 kilomètres, on apercevait un grand nombre d'immenses cheminées d'usines, qui donnaient l'impression qu'il y avait là une ville industrielle intacte ; mais au bas de ces cheminées, il ne restait que les ruines de l'usine de tracteurs. Les cheminées sont difficiles à atteindre.

Nous descendîmes en voiture jusqu'à la Volga à travers le chaos de la cité-jardin et les ruines des bâtiments de la gare. Le vent de la Volga avait balayé et gelé la terre, parsemée çà et là de plaques de neige, sous un ciel d'un bleu très pâle. Le long de la route, il y avait encore quelques cadavres allemands gelés. Nous traversâmes la voie ferrée où se dressait un amoncellement de wagons et de machines, une inextricable montagne de ferraille. De hauts réservoirs d'essence cylindriques étaient démantibulés comme de vieilles boîtes de carton, tandis que d'autres s'étaient entièrement effondrés. De l'autre côté de la route, c'était un enchevêtrement de tranchées, d'abris, de trous d'obus et de cratères ; puis, au-delà de la voie, la route fit un coude brutal, et nous eûmes devant nous la blanche Volga prise par la glace, les arbres nus du delta et, au loin, les steppes blanches qui s'en allaient vers l'Asie⁵⁵.

Cette Volga, malgré la glace, n'est pas un fleuve mort. Des voitures y circulent, des piétons la traversent. Les habitants de la ville détruite veulent rentrer chez eux, découvrir ce qui leur reste, essayer de se bâtir une nouvelle vie. Ils ont la surprise de retrouver 10 000 compatriotes, dont un millier d'enfants, qui ont survécu on ne sait trop comment. Ces pauvres gens se terraient au fond des caves, naturellement.

Si Stalingrad s'achève sur un grand perdant, le nommé Adolf Hitler, son rival, Joseph Staline, sait profiter de la victoire de ses armes. Il s'octroie le titre de maréchal de l'Union soviétique. Le maître du Kremlin atteint le sommet de son pouvoir. Sa mort, seule, le détrônera. Stalingrad a fait de lui un monarque absolu en son pays et un personnage incontournable sur le plan international. Roosevelt et Churchill s'en rendront compte quelques mois plus tard à Téhéran, le second surtout. L'URSS, deuxième puissance mondiale de l'après-guerre, est née à Stalingrad.

Aux hommes de base, les combattants rescapés de Stalingrad, il sera accordé une décoration, la médaille pour la Défense de Stalingrad. Un insigne ne coûtant pas cher à fabriquer ! L'on retrouve le fait bien connu de la récompense dans la personne des chefs. Quelque 760 000 civils ou militaires recevront cette médaille circulaire en bronze suspendue à un ruban vert pâle orné d'une raie rouge.

La ville aura droit au titre de héros de l'Union soviétique, distinction partagée avec Leningrad, Sébastopol et Odessa. Les Français y verront une corrélation avec la croix de la Libération décernée à cinq communes de leur pays. Dans le cadre des bons rapports du moment entre adversaires du III^e Reich, Churchill,

lors de la conférence de Téhéran, offrira au peuple soviétique l'« épée de Stalingrad » sur laquelle était gravé :

« Aux citoyens de Stalingrad au cœur d'acier, ce don du roi George VI en gage de l'hommage du peuple britannique. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sortie pour s'extraire du « *Kessel* » dans lequel il est tombé. Broyé par l'épreuve, sur la fin, il laisse de fait le commandement à son adjoint, le général Schmidt.

Promu maréchal à la veille de la capitulation, il n'envisage pas de se suicider, comme l'escomptait Hitler. Après l'échec du complot du 20 juillet 1944, il rejoint la Ligue des officiers allemands intégrée au Comité national pour une Allemagne libre, sous obédience soviétique.

Témoin au procès de Nuremberg, il sera libéré en 1953.

Le chef dans le drame de Stalingrad a manqué de caractère.

RICHTHOFEN, Wolfram VON (1895-1945), maréchal allemand. Cousin du célèbre « Baron rouge » de 14-18, chef d'état-major de la légion Condor durant la guerre d'Espagne, il commande, en 1942, la Luftflotte IV chargée d'appuyer la VI^e armée à Stalingrad.

Nazi convaincu et pugnace, il frappe fort. Lucide, il dénonce la vulnérabilité de la VI^e armée et réfute la possibilité d'un pont aérien. Il critique tout autant Paulus et son manque de combativité.

Promu maréchal en février 1943.

ROKOSSOVSKI, Konstantin Konstantinovitch (1896-1968), maréchal soviétique.

Né à Varsovie, ancien officier de l'armée tsariste, il rejoint la révolution.

Arrêté, torturé pendant les purges de Staline, libéré, ses qualités militaires reconnues, il devient le commandant du front du Don, au nord-est de Stalingrad. À compter du 1^{er} janvier 1943, il assure la liquidation du « *Kessel* » et reçoit finalement la reddition de Paulus.

Promu maréchal. Deux fois héros de l'Union soviétique.

SCHMIDT, Arthur (1895-1987), général allemand.

Chef d'état-major de la VI^e armée, il est l'homme fort de la bataille de Stalingrad, suppléant Paulus écrasé par l'événement. Nazi fidèle, il s'en tient à une stricte application des ordres d'Hitler, rejette toute éventualité de capitulation et s'efforce de maintenir la rigidité de la VI^e armée.

En captivité, il refuse toute compromission avec les Soviétiques et ne sera libéré qu'en 1955.

STALINE, Joseph Vissarionovitch DJOUGACHVILI, dit (1879-1953).

Le maître absolu du Kremlin entend défendre Stalingrad, ville sous les murs de laquelle il a été vainqueur en 1920 et qui, depuis 1925, porte son nom.

À cet effet, il nomme Eremenko commandant du front de Stalingrad et sait surtout écouter Joukov et Vassilevski, qui lui proposent la contre-attaque stratégique appelée « Uranus ».

Il fait sien la défaite allemande à Stalingrad. Cette victoire due à Joukov et au courage des combattants russes conforte ses positions nationale et internationale.

TCHOUÏKOV, Vassili Ivanovitch (1900-1982), maréchal soviétique.

Enfant de la révolution russe, il est, en août 1942, commandant en second de la 64^e armée au sud de Stalingrad.

Le 12 septembre, Eremenko le nomme commandant de la 62^e armée. À ce titre, Tchouïkov devient le véritable défenseur de Stalingrad. Partageant les risques de ses hommes, il impose une énergie farouche à la résistance. Conscient qu'il doit gagner du temps (arrivée de l'hiver et contre-attaque russe), il n'hésite pas à proclamer : « Le temps, c'est du sang ! » Sa lutte est opiniâtre et sans merci. Il poursuivra le combat jusqu'à Berlin.

Promu maréchal en 1946.

VASSILEVSKI, Aleksandr Mikhaïlovitch (1895-1977), maréchal soviétique.

Chef du grand état-major, il conçoit et organise avec Joukov la contre-attaque soviétique, l'opération « Uranus », qui, à partir du 19 novembre 1942, encerclera la VI^e armée à Stalingrad.

Promu maréchal en janvier 1943. Héros de l'Union soviétique.

ZEITZLER, Kurt (1895-1963), général allemand.

Successeur de Halder à la tête de l'OKH, il s'efforce, fin novembre 1942, de faire comprendre à Hitler la situation réelle de la VI^e armée à Stalingrad. Il s'impose, à cet effet, le même régime alimentaire que les assiégés du « *Kessel* » et perd une quinzaine de kilos. Il s'oppose violemment à Goering et dénonce la possibilité de ravitailler Stalingrad par pont aérien, tout en s'affirmant partisan d'un repli sur la Volga.

De plus en plus en conflit avec Hitler, il abandonne volontairement ses fonctions le 1^{er} juillet 1944 pour être remplacé par le général Guderian.

Chronologie

1941

22 juin Déclenchement de « Barbarossa ».

1942

28 juin Début de l'offensive allemande dans le sud de la Russie.

4 juillet Chute de Sébastopol.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

23. Une verste correspond sensiblement à un kilomètre. Staline noircit le tableau. Les Allemands sont encore assez loin (cf. plus bas, situation au 12 septembre).

24. Cette butte, suivant les traductions, prend bien des orthographes : kourgane de Mamaï, Mamay Kurgan, Mamayev Kurgan, colline Mamaev, etc.

25. Les divisions engagées varieront en fonction des pertes et des besoins. En gros, le dispositif d'attaque contre Stalingrad ville restera sensiblement identique.

26. Geoffrey Roberts, *Victory at Stalingrad*, London, Pearson Education, 2002, p. 3.

27. Conquête de l'Algérie en 1837.

28. Il y eut 3,8 millions de morts civils (bombardements, combats en Allemagne, surtout en Allemagne de l'Est). L'Armée rouge, pénétrant en territoire allemand, s'est vengée.

29. Commandant respectivement les 95^e, 37^e et 308^e DI.

30. Cf. *infra*, page 106-107.

31. Pièces d'artillerie montées sur un affût de char, bien protégées et mobiles, apportant au plus près un appui feu. Pour le StuG III allemand, canon de 75 millimètres.

32. Dénombrement excessif, est-il à rappeler. Deux millions, chiffre énorme, mais qu'on peut rapprocher de la terrible hémorragie subie par la France en 14-18 : 1 400 000 morts, presque tous sur le front du Nord-Est.

33. Gueorgui Joukov, *Mémoires, De Stalingrad à Berlin, 1942-1946*, Paris, Fayard, 1970, tome II, p. 67.

34. Connus sous le nom de « lacs salés ».

35. QGO : interdiction de vol en raison des conditions météo.

36. L'appellation *armée de tirailleurs* recouvre les armées à base d'infanterie.

Les armées blindées sont souvent traduites par *armées cuirassées*. Le vocable *cuirassée* était employé pour les divisions blindées françaises en 1940. Le colonel de Gaulle commandait la 4^e DCR, division cuirassée de réserve.

37. Hans Rudel, *Pilote de Stuka*, Paris, Corrêa, 1951, p. 87-88.

38. Lance-fusées multitubes connus sous le nom d'« orgues de Staline ».

39. Le titre de héros de l'Union soviétique sera attribué 12 500 fois durant la Seconde Guerre mondiale. Joukov l'obtiendra à quatre reprises.

40. La VI^e armée, grande unité à base d'infanterie, est largement hippomobile, comme l'essentiel de la Wehrmacht. La vision des PD déferlant en Pologne, en France ou en Russie fausse l'image de la véritable Wehrmacht. Cet état de fait contribue à expliquer la lenteur de l'avance de Paulus vers le Don et Stalingrad.

41. Cf. chapitre VII.

42. En russe, la « pépinière ». L'endroit regroupe effectivement des milliers de pommiers, poiriers, cerisiers. Avec la bataille, tous ces arbres auront été brûlés au ras du sol.

43. De Salsk et de Novotcherkassk, il y a 320 kilomètres pour atteindre le « *Kessel* », contre 170 à partir de Morozovskaya.

44. Paulus aurait ordonné de renvoyer ces prisonniers dans les lignes russes ; cet ordre n'aurait pas eu de suite.

45. Également connue sous la dénomination « Tempête d'hiver ».

46. Reuber mourra dans un camp de prisonniers à 1 000 kilomètres au nord-est de Stalingrad, le 20 janvier 1944. Il avait trente-huit ans.

47. L'animosité de Staline à son endroit se poursuivra. Il ne sera promu maréchal qu'en 1955, après la mort du Géorgien.

48. Cf. *infra*, page 153.

49. Le vocable *Karpovka* désigne une rivière et un village.
50. Christer Bergström, *Stalingrad : The Air Battle*, Hinckley, Midland Publishing, 2007, p. 119.
51. Situation que l'effondrement du III^e Reich bouleversera. Les Goering, Kesselring, von Rundstedt, von Manstein, Keitel, etc., sans oublier Paulus, connaîtront la captivité.
52. Friedrich Paulus, *Stalingrad*, Paris, Arthème Fayard, 1961, p. 118.
53. Outre les tués et les prisonniers, pour l'Allemagne, la défaite de Stalingrad est lourde de pertes en matériel, chars, avions, véhicules, canons, etc. Des milliers et des milliers. Du 19 novembre 1942 au 2 février 1943, la Luftwaffe, dans le secteur de Stalingrad, a perdu 488 appareils et un millier d'aviateurs. Le plus grand nombre gît dans la steppe ou sur les terrains d'aviation de Pitomnik et de Goumrak.
54. Alexander Werth, *La Russie en guerre*, Paris, Stock, 1965, tome 1, p. 394-395.
55. *Ibid.*, p. 400.
56. Cette loi du talion s'applique avec la même brutalité aux populations tatares et kalmoukes de la région sud de Stalingrad ayant sympathisé avec les Allemands par hostilité au totalitarisme marxiste.
57. Les chiffres du général Pickert, chef de la DCA du « *Kessel* », lui-même évacué avant la capitulation, donnent 24 910 évacués du 25 novembre 1942 au 11 janvier 1943. Ces évacuations se sont poursuivies jusqu'au 23 janvier, d'où l'estimation à 30 000.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
226/2011

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 2012
N° d'impression :